

SEJAL
BADANI

La Passeuse d'histoires

ROMAN



POCHE
C
CHARLESTON

SEJAL BADANI

LA PASSEUSE D'HISTOIRES

De l'Inde qui a vu naître ses parents, Jaya ne sait rien, ou presque. Mais alors que son corps semble lui refuser la maternité à laquelle elle aspire, Jaya ressent le besoin d'aller à la rencontre de ses origines.

Au cœur de la province du Madhya Pradesh l'attend Ravi, fidèle serviteur de sa grand-mère disparue et dépositaire de ses plus intimes secrets. Mariage arrangé, drames et amours impossibles... Jaya découvre, bouleversée, le destin tragique et hors du commun des deux générations de femmes qui l'ont précédée. C'est dans leur courage et leur résilience qu'elle puisera la force de trouver sa propre place dans le monde.

Loin des clichés d'une Inde de carte postale, Sejal Badani parvient à insuffler beauté et délicatesse au sein des tragédies les plus sombres.

**« Une célébration de la littérature qui offre
une voix à ceux qui en sont privés. »**
New York Journal of Books

Sejal Badani est une ancienne avocate qui écrit aujourd'hui à plein temps. Ses ouvrages font partie des listes best-sellers du *USA Today*, du *Washington Post*, du *Wall Street Journal* et d'Amazon Charts. Son deuxième roman, *La Passeuse d'histoires*, a déjà conquis plus d'un million de lecteurs dans le monde.

Traduit de l'anglais par Ève Borelli

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-163-1



9 782385 291631

9,90 euros

Prix TTC France

Rayon :
Littérature étrangère



www.editionscharleston.fr

LA PASSEUSE
D'HISTOIRES

Titre original : *The Storyteller's Secret*

Copyright © 2018 by Sejal Badani

Tous droits réservés

This edition made possible under a license arrangement originating with Amazon Publishing, www.apub.com.

Traduit de l'anglais par Ève Borelli

Présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-163-1

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Sejal Badani

LA PASSEUSE
D'HISTOIRES

Roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Ève Borelli*



*Pour Benée Knauer,
Je te serai toujours reconnaissante.
Pour ton amitié, tes conseils et ton soutien,
et pour avoir toujours cru en cette histoire.
Tu es exceptionnel. Merci à toi, mon meilleur ami.*

PROLOGUE

Été 2000

Vingt pour cent des femmes font un jour une fausse couche. Parmi elles, quatre-vingts pour cent perdent leur bébé au cours du premier trimestre de grossesse. Les risques sont de douze pour cent à trente ans – une probabilité qui augmente avec l'âge.

Je peux réciter par cœur ces statistiques, et bien d'autres encore. J'ai lu tout ce qui était à ma portée, dès le jour où on a décidé d'avoir un enfant.

C'était il y a cinq ans. Depuis, j'ai passé un nombre incalculable d'heures à la bibliothèque et sur Internet, dans l'espoir de trouver une nouvelle étude, un nouveau médicament, qui multiplierait mes chances d'arriver à terme. Mais peu importent mes lectures, j'en

viens toujours à la même conclusion : certains bébés naissent, d'autres pas. Pour chaque femme dépassée par la maternité, une autre rêverait d'entendre les pleurs d'un bébé. Pour chaque couple qui agrandit son foyer, un autre doit renoncer à devenir parents.

Impossible de décrocher mon regard de l'image entre mes doigts. Je la tourne dans un sens, puis dans l'autre. Pourtant je connais déjà par cœur les lignes tortueuses de l'échographie. Mais au-delà du noir et blanc, mon cerveau ravive la couleur de l'unique portrait de mon enfant. Dans ma tête, mon bébé baigne dans un fluide limpide, chaleureux. Tous les matins, je me convaincs que le crissement des roues du train résonne pour lui comme une symphonie, berçant son sommeil, et que la peur qui pénètre chaque cellule de mon corps n'atteint jamais mon utérus. Oui, mon bébé vit dans un monde plein de bonheur et de joie, avec foi en l'avenir.

— Jaya.

La porte de mon bureau s'ouvre à peine pour dévoiler la tête d'Elizabeth, ma stagiaire, dans son entrebâillement.

— J'ai Patrick en ligne pour vous.

Visiblement confuse, elle jette un coup d'œil à mon téléphone dont deux voyants clignotent.

— J'ai essayé de vous appeler, mais vous ne décrochiez pas.

— Désolée, j'étais concentrée sur mon article.

L'écran de mon ordinateur est manifestement vierge, mais elle ne fait aucune remarque. Je n'ai pas entendu le téléphone sonner. Pas plus que je n'ai entendu Elizabeth frapper à la porte.

— Je vais prendre l'appel.

J'attends qu'elle sorte et referme la porte derrière elle pour décrocher.

— Patrick ?

— Salut, chérie.

Après huit ans de mariage, la voix de celui qui partage ma vie depuis la fac m'est aussi familière que la mienne : j'en connais chaque intonation et ce qu'elle signifie. Je devine son regard rivé sur son ordinateur, et le combiné calé entre l'oreille et l'épaule. L'après-midi touche à sa fin, et il doit en être à sa cinquième tasse de café. Pendant ses études de droit, il avait réussi à se débarrasser de cette addiction. Mais les mauvaises habitudes ont la vie dure, et sa promotion dans un grand cabinet d'avocats new-yorkais a vu sa consommation de caféine augmenter drastiquement. Entre six et huit tasses par jour.

— Chinois, pour le dîner, ça te dit ?

Tout en parlant, il n'a pas cessé de pianoter sur son clavier. Un bruit de papier froissé me parvient.

— Sinon on peut commander un hamburger-frites... pour changer, propose-t-il, taquin.

Ce serait la quatrième fois d'affilée. La faute aux hormones. Ça fait quatorze semaines que je ne rêve que de hamburgers. La dernière fois, c'était la nourriture italienne. Celle d'avant, les nausées avaient eu raison de mon appétit.

— Patrick...

Mes doigts serrent fermement la photo. Mon autre main presse le combiné contre mon oreille, à m'en faire mal.

— Je...

Je m'interromps. Comment le lui annoncer ? Son clavier se tait, et j'entends une inspiration profonde à l'autre bout du fil.

— Jaya ?

Il y a une fêlure dans sa voix. Alors je reprends mon souffle. Il a compris.

— Tu as appelé le médecin ?

— Pas encore, je murmure.

— De quand datent les saignements ?

Le ton a changé : c'est celui qu'il utilise au tribunal. Quant à ma voix, elle s'amenuise, encore et encore, jusqu'à s'éteindre. Comme à chaque fois. C'est notre chorégraphie, mise au point devant le fait accompli, nous la dansons à chaque fois. Graduellement, je m'affaiblis alors qu'il devient plus fort.

Jamais je n'aurais imaginé que les choses se dérouleraient ainsi, mais la vie ne nous offre que rarement ce que nous souhaitons. Sauf pour Patrick. De son côté, tout s'est toujours passé comme prévu. Avocat né, il s'anime devant des juges blasés et des jurys sceptiques. Avec ses traits parfaits, sa voix profonde et son intelligence affûtée, il a gagné assez de procès pour être promu associé junior, le plus jeune de l'histoire du cabinet. Exactement comme il l'avait prévu en sortant de la fac de droit.

De mon côté, j'avais choisi le journalisme. Entre mon amour pour les mots et mon obsession pour les chiffres et les données statistiques, c'était la carrière qui s'imposait. Ma mère, déçue, aurait préféré me voir en médecine.

— Il y a deux heures.

J'attends sa réponse, qui me montrera quelle casquette il a mise : l'avocat, l'homme, le père en deuil...

— Je te retrouve chez le médecin, dit-il d'une voix neutre.

C'est donc l'avocat qui parle. En endossant ce rôle, il sera capable de s'absorber dans les détails médicaux de la fausse couche pour l'accepter comme je n'ai jamais réussi à le faire. Si seulement j'avais sa force. À chaque fois que j'essaie de puiser dans la mienne, elle m'échappe.

— On se voit là-bas.

Je raccroche sans un mot de plus. Refusant de me séparer de la photo, je la glisse dans la poche de mon pantalon.

Ma main sur mon ventre attend un signe qui me dirait que tout va bien. Qu'il n'y a pas besoin de se précipiter chez le médecin, ni d'appréhender son diagnostic. Je me convaincs que mon bébé est bien au chaud, en sécurité, qu'il attend juste de naître. J'attends, encore un moment. Rien. Alors je range ma chaise sous le bureau et mets mon ordinateur en veille. Enfin, j'appuie sur l'interrupteur, plongeant la pièce dans le noir.

Mes paupières sont lourdes après l'anesthésie. Je cligne des yeux plusieurs fois, alors que Patrick et l'obstétricien, en pleine discussion tranquille, apparaissent dans mon champ de vision.

— Il faut compter au moins une semaine de convalescence, dit le médecin. Surtout pas d'efforts inconsidérés, ni d'activité intensive.

— À partir de combien de temps pourra-t-on réessayer ?

J'ai lutté pour trouver la force de parler. Tous les deux se tournent, ébahis de me voir éveillée.

— Combien de mois ? j'insiste.

Ils échangent un regard. Manifestement, ils en ont déjà discuté.

— Chérie, concentrons-nous sur toi, pour le moment.

Patrick vient près de moi et me caresse les cheveux.

— Dites-moi. Combien de temps ?

Comme du verre brisé, ma voix est hachée, mes mots s'entrechoquent. Nous avons laissé s'écouler six mois entre cette grossesse et la précédente. Patrick voulait attendre davantage, mais j'en étais incapable. Pour nous, chaque grossesse nécessite des mois de FIV, soit d'injections, de médicaments et de suivi détaillé de mon cycle menstruel. Chaque fausse couche qui s'ensuit est un nouvel échec à surmonter, à comprendre.

— Durant le curetage, votre utérus a été perforé.

Le médecin jette un coup d'œil à mon dossier avant de me faire face.

— C'est rare, mais cela arrive.

Le choc se réverbère dans la moindre parcelle de mon corps. Mon regard va vers Patrick, qui fixe un point sur le mur. Il agrippe ma main : c'est le seul signe qui me prouve qu'il souffre. Ma paume demeure inerte au creux de la sienne.

— Vous avez été capable de refermer la plaie ?

Le chagrin se loge dans ma gorge, m'empêchant de respirer.

— Oui.

Comme si j'étais un projet scientifique, elle m'annonce ce qui m'attend avec des mots précis et dénués d'émotion.

— C'était une petite incision. Vous devriez guérir sans aucune complication.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Qu'il faut au moins attendre un an avant de tenter une nouvelle FIV, dit-elle d'un ton définitif que je ne peux accepter. Nous vérifierons que tout cicatrise correctement et rapidement, et ce devrait être le cas, mais quoi qu'il en soit, c'est le délai que nous recommandons.

— Il y a forcément une autre solution.

Le désespoir, comme un nœud coulant, m'enserme et m'étouffe. Mon corps s'engourdit. Après trois fausses couches, dans ce raz-de-marée d'émotions, je cherche à quoi me raccrocher, mais il n'y a rien. Pas de canot de sauvetage pour moi.

— Il y a des médicaments pour accélérer la guérison ?

— Jaya.

Patrick passe la main dans ses cheveux. Après un profond soupir, il dit :

— On en reparlera plus tard, d'accord ?

Avant que je puisse répondre, Patrick souffle quelques mots à l'oreille du médecin. Elle acquiesce, et quitte la pièce. Je froisse le drap d'hôpital, seul signe de ma détresse.

— Comment tu te sens ?

Patrick abaisse la barrière de sécurité du lit pour s'asseoir à côté de moi. Après chacune de mes fausses couches, on nous a donné une tonne de raisons expliquant pourquoi mon corps refuse de porter un enfant à terme, mais aucune solution.

— C'était censé être un simple curetage.

Je calcule le temps qu'il faudra pour commencer une nouvelle procédure de FIV. Avec l'énergie

du désespoir, je décide de mettre en place un plan d'action.

— Il nous faut un second avis médical. Si ça se trouve, on n'est pas vraiment obligés d'attendre une année entière avant d'essayer à nouveau.

— Chérie.

Patrick attend jusqu'à ce que mon regard rencontre le sien, puis il poursuit :

— Pourquoi ne pas se concentrer sur ta guérison, pour le moment ? On s'inquiétera du reste plus tard.

— Je vais faire des recherches, je vais trouver un meilleur spécialiste, je murmure.

Je l'entends à peine, alors que mon esprit bourgeoise d'idées. Élaborer un plan m'aide à me distraire.

— Mon père devrait connaître quelqu'un.

— Non, pas d'autre médecin, dit-il avec lenteur.

— Pourquoi ?

Devant son hésitation, je me redresse.

— Parce que je ne suis plus sûr de vouloir encore de tout ça.

JAYA
TROIS MOIS PLUS TARD
2000

CHAPITRE 1

J'avais cinq ans quand j'ai supplié ma mère de m'offrir un chien. La race ou la taille n'avaient aucune importance : je voulais juste avoir un compagnon qui soit bien à moi, à aimer et à câliner. Trois jours après ma requête, ma mère m'a fait la surprise : un chiot en laisse m'attendait à la maison. C'était le bonheur. Je l'emmenais partout et il dormait dans mon lit. Quelques mois plus tard, il s'est enfui et nous ne l'avons pas retrouvé. Assise sur mon lit, j'ai pleuré pendant des heures sous les yeux de ma mère qui demeurait silencieuse, dans l'embrasure de ma chambre. Je me suis finalement endormie, épuisée de chagrin. Ce n'est qu'au matin que j'ai compris que pendant la nuit, elle avait tiré la couverture sur moi et avait éteint la lumière. Jamais elle ne m'a adressé un mot à propos de cette douloureuse perte.

Je regarde fixement l'eau dont l'écume lèche les rochers. Une sirène retentit au loin, celle d'un bateau qui navigue sur les flots de l'Hudson. Je resserre les pans de mon gilet plus étroitement autour de moi. Sans mes kilos de grosseur, je suis privée d'une couche de chaleur dont j'ai désespérément besoin. L'air glacial pénètre la laine, me faisant frissonner.

J'enlève mes lunettes noires et lève mon visage vers le soleil qui apparaît entre deux nuages. Nous ne sommes qu'en octobre, mais la température a bien chuté, signe de l'arrivée prochaine de l'hiver. Le froid ou la neige ne me dérangent pas. Ils m'offrent une excuse toute trouvée pour dissimuler mon corps sous des vêtements épais, à l'abri du monde. Je n'ai pas toujours préféré la solitude à la compagnie des autres, mais je le répète : jamais je n'aurais pu imaginer que ma vie tournerait de cette façon.

Je cale mes mains sous mes cuisses et m'appuie contre le dossier du banc. J'écoute les klaxons des voitures et les sirènes des bateaux : un bref répit à la tristesse qui m'emplit.

— Désolé d'être en retard.

Je ne me retourne pas.

— Tout va bien.

Mais nous savons tous les deux que je mens. Rien ne va et je me demande comment ça pourrait un jour s'arranger.

— Comment ça s'est passé, au travail ?

— Tout va bien.

Est-ce ce que nous sommes devenus ? Deux personnes qui se répètent les mêmes banalités ? Patrick s'assied près de moi. Une rafale de vent rabat ses

cheveux sur son front. Il a enroulé autour de son cou l'écharpe que je lui ai offerte il y a deux ans. À l'époque, c'était naturel pour moi de lui acheter des vêtements. Je connaissais sa marque de chaussures favorite, le type de cravates ou la coupe de costumes qu'il préférait. Au début de notre relation, puis de notre mariage, nous pouvions lire l'un en l'autre comme personne ne saurait le faire. Et pourtant, les longues années que nous avons passées ensemble ne nous ont pas donné de mode d'emploi pour surmonter notre chagrin.

— Bien, dis-je avant de me replonger dans la contemplation de l'eau, me demandant si les réponses que je cherche se cachent dans ses profondeurs. Très bien.

Il pose sa main sur la mienne et nos doigts s'entrelacent naturellement. Avec précaution, je jette un œil sur les siens. Trois mois se sont écoulés depuis le curetage. Depuis, nous nous sommes à peine parlé.

— Tu te souviens du premier jour de notre deuxième année de fac ? Tu avais planté un crayon dans ton chignon. Tu portais un jean déchiré et un sweat à message : « Si vous ne réussissez pas du premier coup, le parachutisme n'est pas fait pour vous ! »

— J'adorais ce vieux pull miteux.

Je m'en suis débarrassée au moment où nous avons emménagé ensemble, juste après la fac. L'accroc à la manche s'était élargi jusqu'à l'épaule.

— Toi, par contre, tu n'étais pas un fan absolu du saut en parachute ! j'ajoute.

— Quelle erreur de te laisser choisir ce qu'on ferait pour notre deuxième rendez-vous !

Ses doigts pressent les miens. Je ne peux m'empêcher de faire pareil. Je savoure la chaleur de son contact.

— Du saut en parachute... Si j'avais su !

— Tu aurais refusé ?

Surprise, je plante mes yeux dans les siens et attends sa réponse. D'accord, il était nerveux ce jour-là, mais pourtant, il avait enfilé sa combinaison et il était monté dans l'avion sans protester.

— Est-ce que tu aurais accepté un troisième rendez-vous si ça avait été le cas ?

— J'adorais le saut en parachute...

La première fois que j'en ai fait, c'était à cause d'un pari, en première année. Pour une fille coincée comme moi, c'était l'occasion d'échapper à mon quotidien. Ensuite, c'est devenu ma drogue, ma façon à moi de planer.

— Ça aurait été compliqué entre nous si tu avais refusé.

— Alors je suis content d'avoir accepté.

J'acquiesce, comprenant le sous-entendu : il ne regrette pas toutes ces années passées ensemble.

— Ça fait longtemps que tu n'as pas sauté.

Effectivement. Pas depuis que nous avons tenté d'avoir un enfant. Après la première fausse couche, il m'a demandé, puis supplié de me confier à lui, mais j'ai répliqué que je n'avais rien à dire. Je me concentrai sur la perspective d'une nouvelle grossesse, persuadée qu'elle guérirait toutes les souffrances générées par ma première fausse couche. Mais les échecs répétés n'ont fait que nous éloigner de plus en plus.

— Tu devrais y retourner, dit-il avec douceur. Tu aimais tellement ça.

— Parfois, il ne suffit pas d'aimer.

Nous savons tous les deux que je ne parle pas de parachutisme. Il dégage sa main et même si je

meurs d'envie de la retenir et de la serrer fort dans la mienne, je le laisse faire.

— Est-ce que tu as trouvé un endroit où vivre ?

Notre séparation s'est faite pas à pas. Après le curetage, Patrick s'est mis à dormir dans la chambre d'amis. Puis, à passer ses week-ends entre amis, ou dans sa famille en Floride. Je m'étais demandé à voix haute si on était en train de se séparer. Quand il avait répondu qu'il cherchait un appartement, une partie de moi, déjà fêlée, s'est brisée. Mais je suis restée de marbre.

— Oui, dit-il d'une voix à peine audible. À deux rues de chez toi. C'est un deux-pièces en sous-location pour six mois, le temps de trouver quelque chose de définitif.

Je voudrais croire qu'il reste dans les parages pour ne pas vraiment me quitter, mais la logique me souffle que c'est seulement parce que c'est pratique. Depuis notre appartement, il peut rejoindre à pied son bureau et tous les endroits que nous fréquentons. Je me demande si à l'avenir, je le croiserai au restaurant du coin, ou en train de lire son journal dans notre café habituel, là où les bagels sont servis tout chauds et où le gérant sait exactement comment nous les aimons. Patrick les préfère légèrement grillés mais avec beaucoup de fromage frais, alors que moi, je les mange...

— Jaya ?

Au ton de sa voix, je sais qu'il a répété mon nom plusieurs fois.

— Désolée.

Je me masse les tempes, espérant que ça m'aidera à refaire surface.

— Pendant une minute, j'étais perdue dans mes pensées.

Je me détourne de lui, refusant de lui laisser voir ce que je dissimule : il m'arrive de plus en plus souvent d'avoir des moments d'absence, où l'angoisse parvient à me couper du monde qui m'entoure.

— Qu'est-ce que tu disais ?

— Tu as parlé à tes parents ? De nous deux ?

— Oui.

Je masse ma nuque tendue avant de lui faire face.

— Je les ai appelés la semaine dernière.

Notre conversation se rejoue dans mon esprit, alors que j'observe un bateau qui passe lentement devant nous.

— Papa a voulu savoir comment j'allais, et Maman n'a rien dit.

— Jaya, commence Patrick, mais d'un geste de la main, je le fais taire.

— Je vais les voir ce week-end. Je leur expliquerai tout de vive voix.

— Est-ce que tu as besoin que je vienne ? demande-t-il, me fixant intensément. Pour t'aider à leur faire comprendre.

Mon père considère Patrick comme le fils qu'il n'a jamais eu. Quant à ma mère, même si elle s'est montrée accueillante avec lui et qu'elle a semblé heureuse que nous soyons ensemble, elle a toujours gardé ses distances, comme elle le fait avec tout le monde.

— Ta présence ne changera rien. Elle refusera quand même d'en discuter.

Malgré son envie d'alléger mon fardeau, nous savons tous les deux que rien ne rendra ma mère moins indifférente.

Il pince ses lèvres, se retenant d'exprimer le fond de sa pensée. L'écart entre nous a commencé à se creuser quand nous avons voulu avoir un enfant. Patrick s'est renfermé, alors que les années de FIV et nos problèmes de fertilité me faisaient perdre patience. Nos discussions ne tournaient qu'autour de ce qu'il fallait faire pour que je tombe enceinte. Lorsque enfin, ça a marché, c'était comme si ces mois d'éloignement n'avaient jamais eu lieu. Ensemble, nous avons célébré la nouvelle et nous avons rêvé de ce bébé. Quand j'ai fait une fausse couche, douze semaines plus tard, je me suis effondrée, et lui s'est éloigné. Mon chagrin est devenu omniprésent, ne laissant aucune place à notre vie de couple. Il en a été de même pour mes deux autres fausses couches.

Il se lève et enroule son écharpe plus étroitement autour de son cou. Un geste qui dresse une barrière entre nous.

— Je viendrai en fin de week-end récupérer le reste de mes affaires.

— Je serai là.

Même s'il a toujours la clef, je secoue la tête comme s'il était un convive qui s'impose.

— À dimanche, alors.

Je meurs d'envie de lui demander de rester, mais les mots me manquent. Ma bouche devient sèche et il m'est impossible de former une phrase. Les larmes emplissent mes yeux, mais elles ne coulent pas. Je le regarde s'éloigner jusqu'à ce qu'il disparaisse de ma vue. Alors, je continue à contempler l'Hudson. Quand l'obscurité tombe et que les lumières de la ville s'éveillent, je me lève pour effectuer le long trajet de retour jusqu'à chez nous.

CHAPITRE 2

Quand j'avais sept ans, j'ai voulu apprendre à faire du vélo. Ma mère m'en a acheté un avec des roulettes, mais je les ai enlevées. Mes pieds atteignaient à peine les pédales. Chaque jour, je montais dessus et chaque jour, je tombais. L'une de ces chutes a été particulièrement brutale, et j'ai récolté dix points de suture au front. Alors, Maman a enfermé mon vélo dans le garage. Quand nous en avons discuté, elle m'a laissé le choix entre abandonner ou attendre de grandir un peu pour réessayer. J'ai refusé de l'écouter et j'ai ressorti le vélo du garage en cachette. Le jour suivant, je me cassais le bras et m'ouvrais la lèvre en dévalant une pente. Elle a immédiatement offert mon vélo à l'un de nos voisins.

Quand j'ai exigé de savoir pourquoi, elle m'a répondu : « Jaya, parfois, c'est mieux de laisser tomber les choses qui nous font du mal. »
